

# FEUILLETON DU "SAMEDI"

Vol. XVI, No 52. 3 juin 1905.

## L'Accusateur Imprévu<sup>(1)</sup>

No 1.

### PREMIERE PARTIE

#### I.—LE BARON ET LE PRÊTRE

Le baron Charles-Coriolan de Santafusca ne croyait pas à Dieu et moins encore au diable; et quoique bon napolitain, il ne croyait même pas aux sorcières et à la jettature.

Aujourd'hui, l'homme avait quarante-cinq ans, une grande barbe noire, le visage brûlé par le soleil et par les liqueurs, un grand désir de jouir de la vie et une profonde misère.

Il n'avait plus aucun crédit, ni auprès de ses amis, ni auprès de ses parents, qu'il avait indisposés par sa vie dissipée et par sa bestiale impiété. Il était un gueux désespéré, réduit, à quarante-cinq ans, à mendier dix lire à sa lingère, s'il voulait dîner ou boire un verre de cognac.

Au club on avait affiché son nom dans l'album des insolubles, et comme il ne payait plus ses dettes de jeu, tout le monde le fuyait comme la lèpre.

Et, en effet, le baron Charles-Coriolan de Santafusca se sentait vraiment la lèpre sur le corps le jour où le chanoine administrateur du Mont Sacré des Orphelines lui fit dire pour la dernière fois que si, dans la semaine, il ne restituait pas un titre de quinze mille lire, le Conseil d'administration dénoncerait l'affaire au procureur du roi.

Les Santafusca, en vertu d'un ancien droit, faisaient partie de l'administration du Mont Sacré: et, en sa qualité de protecteur et de conseiller, "le Baron" avait plus d'une fois, pressé par le besoin, pêché au fond de la caisse de l'établissement, en donnant des garanties fausses ou peu solides. Mais aujourd'hui l'embrouillamini était venu entre les dents du peigne.

Le chanoine disait clairement:

"Si Votre Excellence ne rend pas à cette pieuse Maison le titre de quinze mille lire, le Conseil sera dans la douloureuse nécessité de porter l'affaire devant les tribunaux."

"Le Baron" n'irait jamais devant les tribunaux, cela était certain. On était au lundi saint, et l'on avait devant soi quinze jours avant l'échéance fatale. En quinze jours un homme ingénieux, n'ayant pas encore envie de se faire sauter la cervelle, devait trouver le moyen de ne pas aller en prison.

Quelle prison, d'ailleurs, aurait pu fermer ses portes sur lui? La Calabre n'a-t-elle donc plus de bois, et la race des brigands est-elle vraiment éteinte?

Ce n'eût pas été la première fois qu'un Santafusca aurait battu la campagne, car un de ses aïeux, don Nicolo, avait été avec Fra Diavolo pendant six mois sur les rochers de la Majella dans les temps des temps: mais avec tout cela "le Baron" se rendait compte qu'un homme, en quinze jours, n'a même pas le temps de devenir un brigand.

Il fallait donc trouver quelque autre expédient plus prompt et moins mélodramatique. S'enfuir? Ce n'était pas le cas d'y penser, car quand on est pauvre on voyage mal. Demander un emprunt? A qui, puisqu'il n'y avait plus un chien qui voulût lui donner un sou? Jouer, tenter la fortune? Personne ne voulait plus mêler avec lui un jeu de gartes, et puis celui qui joue ne gagne pas toujours.

Il ne restait que sa villa de Santafusca, à cent kilomètres de distance, à Naples, qui pouvait lui prodiguer encore quelques milliers de lire, à la condition de vendre jusqu'au dernier clou, parce qu'un tiers était déjà hypothéqué au marquis de Vico Spiano, un second tiers était en ruine, et l'autre tiers représentait un refuge, un toit, l'asile d'un pauvre homme sur la terre. Même en vendant ce qui restait de net, il n'aurait pu glaner quinze mille lire, et il serait resté ensuite un véritable vagabond, venu au monde tout nu, sans même un oreiller où reposer sa tête.

Notez, d'ailleurs, que si un baron de Santafusca comptait encore pour quelque chose dans le monde, et s'il pouvait espérer trouver encore une centaine de lire pour la faim et pour la soif, ce crédit, tout avarié qu'il fût, lui provenait de ce vieux palais qui imposait toujours un certain respect au vulgaire et qui soutenait par la chaîne de la tradition un homme réduit désormais à jouer le rôle de polichinelle.

Il fallait trouver les quinze mille lire, et l'on était déjà arrivé au jeudi saint sans aucun résultat.

A la fin, il pensa au prêtre Cyrille.

\* \* \*

Qu'était le prêtre Cyrille?

Il n'était ni commère, ni marchand de poisson, ni membre de confrérie des quartiers de Pendino et du marché qui ne connaît "le Prêtre" qui habitait, dans les quartiers les plus pauvres, une mansarde enfermée au milieu des combles des maisons où jamais ne descend l'œil béni du soleil, où ne règnent souverainement que le vice et la puanteur du poisson, que le menu peuple fait frire devant les portes et dans la rue.

A le voir cheminer par les rues, on n'eût pas donné une peau d'orange de ce pauvre prêtre, tout en chapeau, vêtu d'un habit poussiéreux, sous un manteau verdâtre et usé, qui faisait un tamis pour le vent, et le visage de la teinte du poisson frit.

Ses mains étaient longues, maigres, lisses comme des fûts d'oliviers, avec des ongles plus forts que les crochets qui tirent sur le port les barils et les balles de morues.

Ses jambes, sèches comme les tibias des saints, aboutissaient à deux souliers délabrés, grands comme les bachots qui font le service du cabotage entre Naples et Messine.

Le prêtre Cyrille était un homme cousu d'or, qu'il avait amassé beaucoup en gagnant à la loterie. On disait que "le Prêtre" avait les numéros, et qu'à l'aide de certains calculs trouvés par lui dans un vieux livre, il gagnait à la loterie toutes les fois qu'il lui plaisait de gagner. Il avait même donné à plus d'un de bons numéros, mais il était soucieux et ne se laissait pas prendre par tout le monde.

\* \* \*

C'est dans la maison du prêtre Cyrille que nous trouvons maintenant "le Baron" qui, pendant les fêtes de Pâques, n'avait pas perdu son temps.

Le Prêtre offrit une chaise de bois à paille délabrée, alla bien fermer la porte, et revint s'asseoir devant une table encombrée de papiers et de vieux livres.

Alors "le Baron" dit:

—Avez-vous réfléchi, don Cyrille?

—J'y ai réfléchi.

—Et vous avez vu la villa?

—Je l'ai vue, Excellence.

—Elle vous plaît?

—Elle me plaît peu, mais je ne suis pas éloigné de l'acheter. Je vous en donne vingt mille lire, Excellence.

—Vous feriez blasphémer un ermite, don Cyrille. On avait dit dans le principe quarante mille, puis trente, aujourd'hui, vous dites vingt, par le sang de...—"le Baron" commença à défiler des blasphèmes.

—Eh bien! je vous en donnerai trente, interrompit le prêtre, qui n'aimait pas les vilains mots, mais vous aurez à me prouver que la maison est nette de toute hypothèque.

—Je vous ai juré qu'elle est nette comme cette main, et un gentilhomme ne jure pas deux fois.

—Un gentilhomme n'a pas besoin de jurer. Les documents suffisent.

—Vous amènerez avec vous votre notaire.

(1) Ce récit très émouvant et de peu de longueur nous permettra de ne pas commencer notre feuilleton de longue haleine avant le numéro du 24 juin.

—Je n'achète pas la villa pour moi, ni avec mon argent. Qu'aurais-je à faire d'une villa, moi pauvre serviteur de Dieu?

—Allons, qui vous croirait? On dit que vous avez votre paillasse pleine d'or.

—Regardez, au nom de Dieu, si ce logis est celui du riche Epulon.

—On dit que vous avez les numéros de la loterie.

—C'est encore une calomnie de gens ignorants et hâbleurs. Si j'avais les numéros, je serais riche, et si j'étais riche, je ne vivrais pas d'une messe basse au milieu de gens qui me persécutent.

—N'est-il pas vrai que vous gagnez un terne ou un quaterne toutes les semaines?

—O patience de Dieu! et vous pouvez croire, Excellence, à ces fables, vous, un homme du monde? Une seule fois, pour me sauvegarder des menaces de mes ennemis, j'ai donné de bons numéros qui ont gagné, et, depuis ce jour, je n'ai plus de paix, pas même à l'autel. Oui, jusque dans l'église j'entends la voix des femmes qui me disent: "Oh! pour l'amour de Dieu, donnez-moi trois numéros. Faites-le pour le bienheureux saint Gennaro!"

Le prêtre Cyrille parlait avec anxiété, avec peur, avec sincérité, en ouvrant ses dix doigts de bois, qui tremblaient en l'air.

—Je puis vous sauver de ces persécutions, dit le baron.

—Ce mois de janvier, une bande de Cammorrhistes m'a séquestré le corps et m'a tenu enfermé dans un souterrain, me menaçant de mort et me battant avec des chaînes, si je ne donnais pas les bons numéros de loterie.

—Vous les avez donnés?

—J'ai tant invoqué la Madone du Carmel et le divin Esprit qu'ils m'illuminèrent et me sauvèrent, je les ai donnés.

—Et ils sont sortis?

—Tous.

Le baron leva la tête et un grand émerveillement lui gonfla les yeux. A regarder autour de soi, il y avait vraiment à croire qu'on était dans le logis d'un magicien.

—Ce fut la bonté divine qui me voulut sauver, et non quelque puissance cabalistique, comme les gens le croient: mais depuis ce jour ma paix est morte, mon escalier est sans cesse assiégé par les pauvres gens qui veulent les numéros, et je suis obligé souvent de me réfugier dans le saint lieu pour ne pas être pris une seconde fois, enchaîné et torturé.

—Eh bien, je viendrai à votre aide, don Cyrille, mais vous devrez être plus juste et maintenir les quarante mille lire.

—Vous m'aidez et je vous aide, Excellence. Vous me sauvez des mains des méchants, et je vous sauve, vous... de la prison.

"Le Baron" s'agita sur sa chaise et tourna autour de lui des yeux épouvantés, en levant un peu une canne de rotin à pomme d'argent, sur laquelle de temps en temps il appuyait sa bouche.

—N'est-il pas vrai, que, pour dimanche, à l'aube, vous devez restituer une somme que vous ne pouvez plus trouver ni au ciel ni sur la terre?

—Vous êtes un père inquisiteur, murmura le baron décontenancé.

—Je devais prendre mes informations, n'est-ce pas juste? Je ne renonce pas pour cela à vous venir en aide; je vous dis, au contraire, aidons-nous mutuellement. Vous avez besoin de quinze mille lire, je vous en donne trente. Je vous en donnerais même quarante, si je n'avais découvert qu'il y a une hypothèque prise par le marquis de Vico Spiano.

—Les gens ont raison, vous êtes un grand astrologue et un grand cabaliste, dit en riant le baron, levant encore un peu sa canne.

—J'ai dû prendre mes précautions, Dieu vous bénisse! Et n'est-il pas vrai que je vous aide? Ce n'est pas pour moi que je prends le palais, et celui qui ira l'habiter aura à dépenser autant pour le restaurer. Il est certain que j'y devrai faire aussi un petit bénéfice par amour pour les pauvres qui seront mes héritiers: mais le vrai profit pour moi sera une condition me permettant de vivre à la campagne, dans un lieu sûr, loin des persécutions, où je pourrai aussi penser aux besoins de mon âme.

—Je suis sûr que vous ferez tout pour que mon âme aussi n'aille pas à sa perdition, dit le baron, radoucissant sa voix et feignant une subite componction. Oui, vous savez que je suis ruiné et qu'il ne me reste plus que Santafusca, dernière planche d'un naufrage. Si vous ne m'aidez pas, il me faudra me brûler la cervelle.

"Le Baron" tira son mouchoir et se le passa trois fois sur les yeux, à la grande surprise du père Cyrille, qui n'avait jamais vu pleurer personne. Et voilà qu'à cette heure ce pécheur impie, ce blasphémateur de Dieu, ce malheureux libertin, sur le bord d'un fatal précipice, le pria, lui, pauvre serviteur de Dieu, d'avoir pitié de son âme.

Je ne sais quoi d'attendri et de compatissant résonna sous la cuirasse métallique de cette âme timide. Radoucissant sa voix, il ajouta:

—Je vous sauverai l'âme et le corps, baron de Santafusca, et si je peux faire acheter votre villa avantageusement, je suis un homme juste et je me souviendrai de vos besoins. Maintenant vous allez quitter Naples tout de suite et moi je porterai demain au chanoine

les quinze mille lire. Le jeudi 4, j'irai à la villa et je vous apporterai le reste, et je dirai adieu à cette ville maudite, qui est devenue pour moi un enfer. J'ai besoin de quelques jours pour arranger mes affaires, et j'espère que Dieu m'aidera à vous sauver et à me sauver moi-même.

—Je pense que vraiment le bon Dieu vous a envoyé sur mon chemin, dit le baron, feignant encore une âme pleine de componction et déchirée par la douleur. Je vous attendrai à la villa, et tâchez que personne ne s'aperçoive de votre départ. Les gens viendraient vous poursuivre jusqu'au paradis pour avoir les numéros.

—Je le sais; j'ai déjà étudié le moyen de dérouter les curieux.

—Mais apportez-moi de l'argent, pour l'amour de Dieu, car je meurs de faim.

—Et vous penserez au notaire.

—Connaissez-vous don Nunxiante?

—Très bien, c'est un galant homme.

—Je l'amènerai avec moi, et nous libellerons le contrat. Adieu, don Cyrille.

—Que le Seigneur vous assiste, Excellence. A jeudi.

Le prêtre Cyrille s'empressa de fermer la porte, pour que personne ne pût entendre ses combinaisons, et se frotta joyeusement les mains en homme qui sait avoir fait une bonne affaire. Il raisonnait ainsi:

"Le baron a besoin d'argent et ne peut faire trainer en longueur les pourparlers. La villa est désirée par monseigneur l'archevêque, qui veut y installer un séminaire et un collège de théologie. Monseigneur le vicaire était chargé d'en parler au baron, et l'aurait déjà fait si les solennités de la semaine sainte n'en avaient empêché le digne prélat.

"La Mense sacrée est disposée à dépenser jusqu'à cent mille lire, parce que la situation est merveilleuse, ni loin ni trop près de la ville, et que la villa pourra aussi servir de villégiature à Son Eminence.

"Si j'arrive à temps pour sceller le contrat avant dimanche à l'aube, une fois devenu maître de l'immeuble et après avoir fait lever l'hypothèque du marquis de Spiano, je tiens, comme on dit, le couteau par le manche. Trente et dix font quarante mille lire, que je pourrai en quelques jours changer en cent mille; même en dépensant cinquante mille, ce sera toujours une affaire splendide..."

Il pensait encore qu'il pourrait réduire le compte du marquis, en faisant valoir que le baron était un homme ruiné, et de même avec la raison de sauver une âme, il pourrait persuader au chanoine du Mont Sacré des Orphelines de se contenter de la moitié de la somme et de tenir la chose secrète.

Il attira devant lui un gros volume qui lui servait de registre et de carton, et commença avec son ongle à compulser les longues listes de ses créances, afin de voir celles qu'il pouvait exiger immédiatement, et celles qu'il pourrait passer à un prêteur sur gages, un nommé Cruschello, avec qui il était depuis longtemps en rapport d'affaires.

Son œil courut avidement aux colonnes où étaient inscrits les numéros de ses titres, banque de Naples, rentes sur l'État, rentes foncières, chemins de fer méridionaux, tramways napolitains, etc., et parmi ceux-ci de nombreuses quittances, des bons de prêts sur gages, des garanties, de petites hypothèques, lettres de change, billets à ordre. Il réunit, serra avec un fort lien ce trésor de papier gras, ferma le livre par un tour de lacet, et le cacha dans une caisse fermée, qu'il gardait sous son lit, attachée au mur par une chaîne.

Il endossa son manteau, mit son vieux tricorne sur sa tête et sortit avec ses précautions accoutumées, désirant passer une heure avec Cruschello.

Cette fois, il ne se préoccupa nullement des gens; même il était disposé à se moquer une bonne fois de ses persécuteurs.

"O don Cyrille, ô saint prêtre, donne-moi trois numéros et que la madone du Carmel t'assiste..." dit une vieille mal peignée, qui filait devant une porte basse.

—A moi! à moi! "le Prêtre", quand me donneras-tu des numéros? cria un marchand d'eau, père de sept créatures.

—Oui, si je les avais, mais ils ne sont pas sûrs... répondit "le Prêtre".

—Donne-les-moi, donne-les-moi.

—L'horoscope m'est venu cette semaine. C'est Saturne dans le ciel qui passe sur le Capricorne. Le prêtre Cyrille riait tout au fond en lui-même de la farce qu'il jouait aux mégères et aux impertinents de la ruelle. Essayez donc le 13 et le 17, mais ne jouez pas gros, car je ne les vois pas clairement...

—Dieu te bénisse, saint homme.

Et le saint homme riait en fuyant par les rues, son manteau au vent, son chapeau déployant ses ailes en l'air, et pensant que, avant le tirage, il serait à une heure de distance de Naples, et qu'il aurait alors réellement gagné son terne. Le pauvre homme ne s'imaginait pas qu'il allait tomber dans la gueule du loup.

## II.—LE PIÈGE

Le baron de Santafusca réfléchissait au moyen de tirer quelque profit de l'argent du prêtre Cyrille.

Divers projets bourdonnaient dans sa cervelle, mais l'un était noir parmi les autres qui étaient gris.

Il le repoussa d'abord, mais il revint une seconde fois, et il le regarda en face. C'était une idée vêtue de noir.

Qu'avait-il dit, le prêtre Cyrille?

Qu'il voulait partir, même s'enfuir de Naples en grand secret; que le jeudi 4, il viendrait à la villa avec l'argent en poche pour passer le contrat par devant notaire; qu'il ne retournerait plus à Naples, parce qu'il s'y trouvait des gens qui menaçaient sa vie pour avoir les numéros.

Qu'avait dit encore le prêtre?

Une bande de camorristes s'était emparée un jour de sa personne et l'homme de Dieu eût réellement été tué, si Dieu et le divin esprit ne l'eussent assisté en ce moment.

Avec ces données, un projet magnifique pouvait se combiner pourvu qu'on ne regardât pas trop aux préjugés et aux scrupules.

"Le Baron" éprouva le besoin de rassembler ses idées et courut chez lui, l'imagination toute chaude d'espérances.

Il habitait depuis quelques années un petit logement de très peu de chambres dans une maison de la rue Speranzella, et n'avait avec lui qu'une vieille femme, qui jadis avait été son institutrice aux jours où les Santafusca comptaient pour quelque chose.

Les temps de la ruine étant venus, dame Madeleine se tenait attachée à cette dernière ruine d'une famille glorieuse, avec l'angoisse de celui qui se cramponne à un dur rocher pour ne pas se noyer. Bien que sur un rocher il ne reste qu'à mourir de faim, il préfère pourtant souffrir un jour de plus plutôt que de mourir sur l'heure.

Le baron n'avait pas eu le courage de se défaire de cette pauvre femme qui tenait sa maison et de Salvator, l'unique majordome de sa villa, vieillard de soixante-dix ans, malade des jambes, à moitié cassé par l'âge et par les infirmités.

Dame Madeleine et Salvator étaient tout ce qui restait du faste antique; tout le reste avait été vendu ou hypothéqué. Ni l'un ni l'autre ne recevaient aucun salaire, mais ils vivaient tous mesquinement des débris de la maison qui tombait en ruines sur leur tête.

Dame Madeleine, avec sa bonté dévouée, avait remis toutes ses épargnes dans les mains de don Coriolan, qui joua en une nuit tout ce que la pauvre institutrice avait mis de côté en quarante années de vie simple et d'économie. A cette heure, elle n'avait plus rien et devait chaque jour supplier son maître de ne pas la laisser mourir de faim. C'était des prières sans reproches, des paroles respectueuses et soumises, la dévotion et l'amour, en somme, d'une tendre mère pour un cher enfant gâté. Tout ce qui venait de Coriolan était, pour l'humble institutrice, beau, grand, digne de louange et de pardon.

La justice veut qu'on dise que le baron, de son côté, conservait pour sa vieille maîtresse un sentiment qu'il ne lui eût pas permis de lui enlever.

N'était-il pas un méchant, digne de la potence (se demandait-il souvent), d'avoir volé son argent à cette pauvre créature, et de la laisser chez lui mourir de faim dans la solitude?

Madeleine avait fermé les yeux de sa pauvre mère — pensait-il toujours en montant les escaliers de sa maison — et il ne pouvait plus rien pour elle. S'il allait en prison, la pauvre femme mourrait de faim dans la rue.

Les Santafusca avaient dans les veines du sang des rois normands, disait le chronique. Le dernier des barons pouvait bien mourir en odeur de brigandage avec une balle dans la gorge; mais il serait honteux qu'il se laissât sucer le sang par une chauve-souris.

Au fur et à mesure que sa pensée tournait sur ce fuseau, l'âme du baron s'embrasait et prenait courage.

Qu'était le prêtre Cyrille en comparaison du baron?

Le prêtre devait venir à la villa avec beaucoup d'argent, et peut-être avec la note de tous ses trésors cachés dans sa paillasse.

La villa était déserte, Salvator à moitié sourd et imbécile.

Pour le dimanche, il devait restituer l'argent du Mont Sacré, sinon, "en avant, marche", en prison.

Madeleine mourait de faim.

Dans le monde entier, il n'était qu'un cœur qui lui portait une affection sincère et désintéressée, le cœur de Madeleine.

La villa était un lieu solitaire, et depuis dix ans il n'y entraît presque plus personne.

L'argent avait toujours manqué pour la restaurer, et aujourd'hui, seuls en jouissaient les rats et les chèvres que Salvator entretenait dans l'antique jardin.

A Santafusca, le prêtre Cyrille n'était connu de personne.

Personne à Naples ne s'apercevrait de son départ: donc, donc...

— Si je lui prenais de l'argent, je sauverais l'honneur de mes

pères, je me sauverais de la prison, je sauverais Madeleine de la faim, je paierais mes dettes, je rendrais leur pain à tant de besogneux, je ferais l'aumône, je rétablirais la justice, j'accomplirais une loi de la nature.

Je ne saurais dire combien de fois "le Baron" ressassa ces pensées pendant le peu de jours qui le séparaient du jeudi 4 avril. Il lui semblait que le temps ne marchait pas, d'autant plus qu'il restait toujours dans la maison, dans son petit bureau, dans le silence d'une maison morte, toujours courbé, sur l'immonde trame qu'il tissait.

\* \* \*

Chaque jour, à chaque heure, presque à chaque minute, il se persuadait qu'il ne restait aucun autre remède, et qu'une force supérieure le précipitait vers un grand événement (on le comprend désormais), il s'agissait d'attirer le prêtre dans le piège, et...

La difficulté consistait à faire la chose sans passion, avec précaution d'un cœur froid.

C'était un homme au-dessus des préjugés. S'il avait cru en tuant un homme commettre un crime contre la nature ou contre un maître, son supérieur direct ou immédiat, il ne l'eût pas fait, ne fit-ce uniquement que pour vivre en paix et par un certain sentiment de noblesse et de générosité.

Mais il était intimement persuadé que l'homme est une poignée de terre, et que la terre retourne à la terre pour se mélanger avec la terre.

Du côté de la conscience "le Baron" était parfaitement tranquille.

Il n'y avait qu'un péril en cette affaire — celui d'opérer avec trop de précipitation et de se compromettre vis-à-vis du carabinier.

Il fallait agir avec prudence, de manière à ce que le prêtre Cyrille disparût sans bruit, comme une pierre qu'on abandonne à fleur d'eau et qui s'enfonce mollement dans la ligne de son centre de gravité.

\* \* \*

Il passa le lundi, le mardi et une partie du mercredi absorbé dans ces pensées. Alors le baron commença à souffrir de cet excès de réflexion et s'aperçut qu'il n'était pas trop tranquille à Naples. Plus d'une fois, il se surprit lui-même gesticulant dans la rue, ou avec deux doigts ouverts pour un dilemme mental, ou avec un emportement de rage dans les jambes qui le faisait courir sur les gens sans qu'il sût pourquoi. Il commença presque à craindre qu'on ne lût sa pensée à travers ses rides. Impatient, agité, ayant la fièvre au corps, le mercredi matin, il prit la plume et jeta sur le papier ces mots:

"Mon cher Cyrille,

"Je suis parti aujourd'hui pour donner quelques ordres à la villa. Avec moi est parti aussi don Nunziante, qui est déjà informé du marché et trouve que vous faites une affaire merveilleuse. Passe, je paye mes péchés. Nous n'avons pas parlé du parc qui contient plus de vingt arpents. Je vous le céderai aussi si vous avez de l'argent. Mais il m'en faut tout de suite, car le diable m'a fait perdre encore hier soir. Je vous attends demain.

"Le train part à midi vingt, et vous serez pour le coup d'une heure à la villa.

"De la station prenez la grande avenue des oliviers et je vous ferai tenir la grille ouverte. Vous aurez tout à la villa pour dormir commodément.

"A vous revoir."

A dix heures, il mit sa lettre à la poste, voulant confier au sort un peu de responsabilité, et, par le train de midi vingt, il partit seul pour Santafusca.

Le prêtre Cyrille ne perdit pas son temps.

Il devait lui aussi prévoir et concerter bien des choses pour se soustraire, sans éveiller les soupçons, aux persécutions qu'aujourd'hui il ne pouvait plus supporter.

Il alla trouver Cruschello, liquida plusieurs comptes, le laissant gagner plus qu'il ne méritait; mais il devait avoir la main large pour le disposer à payer et à faire vite.

Puis, il passa à la Caisse de dépôt de la Banque de Saint-Jacques, et retira plusieurs titres de rente au porteur qu'il avait déposés pour plus de sûreté. C'était les produits d'un ancien héritage.

Il écrivit ensuite au propriétaire de sa maison un billet dans lequel il lui disait que pour des affaires de famille urgentes, il devait s'éloigner soudainement de Naples. Dans l'incertitude de son retour, il remettait l'argent du loyer et la clé de la porte à Gennariello le savetier, son neveu, qui enlèverait son mobilier suivant ses instructions.

Puis, il courut au Mont Sacré pour plaider la cause du pauvre baron. Il trouva le secrétaire et lui exposa, avec des larmes dans les yeux, comment le libertin était sur le bord d'un abîme. Il ne fallait pas, en se montrant trop dur et inexorable, pousser au désespoir un pauvre chrétien. Il était venu, chargé par lui, pour arriver

à une demi-conciliation. Un scandale ne ferait que nuire au bon renom de l'établissement.

Le prêtre Cyrille en dit tant qu'il persuada le conseil d'accepter huit mille lire une fois payées et d'effacer le débit du baron de Santafusca. Il paya, retira la quittance de quinze mille lire, et s'en retourna joyeux et triomphant.

La première grosse affaire n'avait pas mal marché.

Le lendemain, il se rendit à la curie et fit jaser le chancelier sur les intentions de la mense archi-épiscopale et sur la somme que Son Éminence était disposée à dépenser pour l'acquisition des nouveaux établissements.

Et ils restèrent d'accord ainsi: don Cyrille, dans le courant de la semaine, écrirait pour proposer une excellente affaire, qu'il avait déjà à peu près dans sa manche. Comme il s'agissait du bien de l'Église et de la religion, il n'y aurait pas à lésiner sur quelques sous. Il ne voulait dire pour le moment ni le lieu, ni le propriétaire de l'immeuble, et il alla pour terminer avec le marquis Vico Spiano l'affaire de l'hypothèque. Il ne trouva pas le marquis chez lui et laissa une lettre. Le même soir, il recevait une réponse du gérant de la maison Spiano lui promettant un arrangement possible.

En toutes ces affaires, le temps passa pour le prêtre Cyrille plus vite que pour le baron de Santafusca; et le serviteur de Dieu se trouva au matin du jeudi 4 avril, presque sans s'en être aperçu.

Il sortait d'habitude de chez lui vers neuf heures pour aller dire la messe à l'église du Port de Salut.

Ce jour-là, il sortit à l'aube, quand les gens étaient le plus occupés chez eux par les préparatifs de la journée. Il sortit des quartiers populaires, et ayant sous le bras son gros volume bourré de valeurs, il se dirigea vers le port où il espérait n'être pas connu. Ne voulant pas se montrer en public, il alla prendre une tasse de chocolat dans un café éloigné, près de la Douane.

Quand Gennariello eut ouvert son échope, le prêtre lui remit sa clé et sa lettre en disant:

— Tu garderas la clé jusqu'à mon retour, et tu porteras cette lettre à don Scuotto, le "chicanier", qui demeure près de l'église de Saint-Jean de la Mer. Il faut que j'accompagne un grand mort, un sénateur, jusqu'au cimetière de Mirano, où il sera transporté pour être enseveli dans son tombeau de famille, et je ne veux pas emporter la clé dans ma poche.

— Voulez-vous que je cire vos souliers, don Cyrille?

— Oui, par respect pour le mort.

— J'y ferai aussi quelques points, si vous avez le temps.

— J'ai le temps, et puis ces souliers riraient trop pour un enterrement.

L'oncle prêtre se mit à rire lui-même de son idée et laissa Gennariello rapiécer quelques trous.

— J'attribuerai quelques intentions en faveur de ta pauvre maman, Gennariello.

— Si vous me donniez des bons numéros! Vous les donnez aux autres, et ceux de votre sang s'en passent.

— Nous ne savons même pas, nous-mêmes, ce qui se fait et ce qui se dit, Gennariello. C'est une inspiration qui me les suggère.

— Oh! si l'inspiration vous venait aussi pour moi...

— Essaye de jouer le 23 et le 40...

— Dites-en un autre, homme béni, et que la Sainte Trinité soit béni.

— Ajoute encore le 66. Mais ne charge pas trop la mise, parce que les numéros ont l'ombre du Capricorne.

Gennariello remercia d'un cœur plein de foi et rendit les souliers beaux et luisants comme des miroirs.

Le prêtre Cyrille rassembla les pans de son manteau, serra sous son bras le volume et sortit. Le vent de mer gonflait son manteau derrière son dos comme une voile. Ne sachant comment tromper le temps, qui ne se laisse pas toujours tromper comme les hommes, il entra dans l'église du Petit-Hôpital.

Peu de monde était rassemblé autour de l'autel pour écouter une messe de mort qu'un moine récitait d'une voix cavernueuse, lisant dans un maigre livre bordé de noir.

La lumière qui frappait sur les rideaux jaunâtres remplissait la nef de l'église d'un air mortuaire, dans lequel scintillaient les chandeliers, les lampes, les cadres des tableaux.

Une grande paix dormait dans les recoins profonds et sombres de la chapelle, où les images des saints levaient les mains au ciel, où sommeillaient les statues poussiéreuses, où se cachaient sous les dalles les antiques sépultures.

— "Et lux perpetua luceat ei..." disait le moine, qui en se retournant pour bénir fixa son œil blanc et cavernueux sur Cyrille.

Accroupie aux pieds de la balustrade de marbre, une femme, peut-être la veuve du défunt, sanglotait, rompant le silence qui régnait sous la coupole. Un rauque sanglot lui répondait, venant d'une lampe manquant d'aliment, à droite, où un petit escalier menait à l'ossuaire des suppliciés.

Le prêtre Cyrille sentit une lourde tristesse envahir son âme et défaillir ses forces. Il était trop attaché peut-être aux biens de la

terre, et il avait consacré trop peu de temps à l'édification des âmes et à sa perfection morale. Un jour, Dieu lui demanderait compte du talent à lui confié et Dieu ne se paierait pas avec des titres sur l'État et des billets à échéance.

Dieu veut être payé avec l'or des bonnes actions.

Le prêtre Cyrille jura avec une grande ferveur de foi que, ce jour, il ferait un testament en faveur des pauvres et des orphelins. Dans le repos de la campagne, sous l'ombre des oliviers, au milieu du joyeux vacarme des cigales, avec la vue des monts et de la mer lointaine, dans une petite chambre blanche, le prêtre Cyrille rêvait un couchant d'or, le couchant lumineux du juste...

— "Et libera nos a malo", dit-il en faisant avec précision un très grand signe de croix. Il se mit en marche, et pour dérouter encore plus les curieux chercheurs de piste, il sortit par une porte secrète qui donnait sur une petite ruelle. Il s'en allait tout recueilli dans sa componction, quand il entendit appeler:

— Don Cyrille, don Cyrille, par charité...

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Je suis Philippin, le chapelier, ne me reconnaissez-vous pas?

— Vous voulez me rappeler que j'ai une petite dette? Hou! le méfiant...

— Je veux mourir si j'ai pensé à cela. Je suis un pauvre homme désespéré vraiment. Hier l'huissier est venu chez moi et menace de saisir tout ce que j'ai. J'ai ma femme malade d'un érysipèle et quatre enfants qui meurent de faim.

— Eh! que puis-je y faire?

— Une charité, don Cyrille. Au moins pour ne pas mourir de faim.

— Je suis pauvre, Philippin, et en ce moment je ne peux pas.

— Écoutez, j'avais un beau chapeau neuf que j'avais mis de côté pour vous. Je l'avais fait pour monseigneur le vicaire, mais il s'est trouvé trop étroit. Prenez-le, don Cyrille, avant que l'huissier ne l'emporte avec le reste et donnez-moi de quoi acheter des médicaments pour ma Chiarina.

Le prêtre Cyrille pensa que ne devant plus revenir à Naples, un chapeau neuf ne serait pas inutile. La voix de la componction parlait dans son cœur, et puisque la boutique de Philippin était au coin de la petite place voisine, il y alla et déposa quelques liras sur le comptoir.

— Donnez-moi au moins douze lire, don Cyrille. C'est un chapeau neuf avec de jolis rubans de soie, il est beau et léger comme une feuille.

— Je ne vous en donne pas davantage, que Dieu vous bénisse.

— Vous avez aussi une petite dette.

Le prêtre Cyrille pensa qu'il n'était vraiment pas honnête de laisser des dettes derrière lui et il ajouta:

— Je vous donne onze lire et laissez-moi la paix. Pour la vieille dette, voulez-vous trois bons numéros?

— Si vous me les donnez vraiment bons.

— Il me semble que j'ai l'inspiration. Ils passent aujourd'hui dans le signe du Capricorne. Prenez-en note, car je les crois vrais, bien vrais.

— Ah! que ce soit le Seigneur du ciel qui vous inspire! s'exclama Philippin, prenant la plume en main.

— Écrivez le 4 (c'était le jour de son heureux départ) Le 30 (c'est-à-dire le prix de la villa). Et enfin le 90, qui veut dire toute la fortune pour vous et pour votre Chiarina. Adieu, Philippin, je vais accompagner un mort à Mirano. Adieu.

Et avec son superbe chapeau neuf "le Prêtre", l'âme plus légère, après quelques détours par les ruelles, arriva à la station juste au moment où midi sonnait.

Vingt minutes après, il se blottissait dans un wagon de troisième classe. Personne ne l'avait vu et chacun pensait qu'il allait à Mirano accompagner un mort. Le mort, il l'avait bien sous son mantelet, mais c'était un mort qui faisait ressusciter les vivants.

— Adieu, reste là, cité de l'envie, de la camorra, de l'ignorance, s'écria-t-il dans son cœur quand le train s'ébranla, et au fond de sa mémoire se mit aussi en branle un vers latin, qu'il avait appris étant petit garçon et qui disait: "Beatus ille qui procul negotiis..."

La journée était belle, sereine, fraîche, une vraie journée joyeuse de printemps. Mais "le Prêtre" n'était pas astrologue cette fois.

Le baron attendait son sauveur avec une certaine inquiétude.

De tout l'ancien luxe, il ne restait plus que les tentures de brocart, tapissant les murs, des morceaux de corniches dorées, les voûtes peintes, quelques belles mosaïques: mais la tristesse, le désert et la ruine dominaient.

Excepté deux chambres sur terre-plein, où Santafusca avait caché un lit et quatre chaises pour lui, plutôt comme une tanière de refuge

que comme un lieu de repos, le reste de la maison était entièrement vide. Toutes les persiennes fermées, toutes les portes closes, l'humidité et le froid donnaient à ces vastes salles un air de souterrains, où résonnait l'écho des pas et où flottaient des ombres mystérieuses.

Où les ténèbres étaient les plus épaisses, à cause de la grande quantité de feuillages qui avaient tendu un rideau sur les jalousies, les chauves-souris avaient fait leurs nids sordides, et "le Baron" n'osait s'en approcher de peur de réveiller l'immonde famille.

Il arrivait de temps à autre à la villa, comme un fantôme lui aussi, quand il était plus d'humeur noire et plus en colère contre la fortune, mais il ne s'arrêtait jamais plus d'un jour ou deux, c'est-à-dire le temps de prendre ce qui pouvait encore s'arracher de la vieille magnificence; et il s'en allait comme il était venu, sans voir personne, après avoir partagé avec Salvator un repas à la chasseur.

Salvator, déjà abattu par une attaque d'apoplexie, vieillard de soixante-dix ans, à moitié aveugle et à moitié idiot, passait son temps dans ce désert en compagnie de son chien noir et de quelques chèvres qu'il laissait paître dans le parc. Il vivait, lui aussi, de quelques débris, comme une vieille souris, vendant l'herbe que ne mangeaient pas ses chèvres, cultivant quelques plants de salades, et récoltant les figues et les amandes qui tombaient des arbres. Les chèvres et quelques poules lui fournissaient son dîner et son souper.

Dans sa décadence, il ne reconnaissait "le Baron" qu'au ton impérieux de sa voix et à sa barbe noire. Alors une force ancienne s'éveillait en ce vieillard, qui dormait ses journées au soleil; et, bien ou mal, Salvator remuait les jambes et les bras dans le sens de ses anciennes habitudes d'obéissance et de respect, comme un vieux métier délabré qui conserve encore l'ossature de son bon temps.

Le baron arriva, comme nous disions, le mercredi, et resta la nuit pour dormir à la villa.

Dormir n'est pas le mot juste, car il avait à penser à trop de choses pour pouvoir fermer les yeux au sommeil. Mais ce ne fut pas même une veillée les yeux ouverts. Se trouver seul dans un lieu si vaste et si désert, à la veille d'un acte aussi important, stimulé d'une part par la peur et par sa dette, aiguillonné d'autre part par des suggestions diaboliques, disposé à tenter un grand coup, mais craignant encore de n'avoir pas suffisamment tout préparé; ce profond silence, ces heures interminables, ce lit dur rembourré de paille, tout cela ne devait pas lui permettre de dormir.

Mais d'un autre côté son esprit était submergé par des rêves qui n'avaient rien de commun avec la réalité.

Le prêtre était riche; menacé, torturé, il achèterait son salut au prix de son sang, c'est-à-dire avec son argent. Mais comment cela devrait-il se faire? Et ensuite? si le prêtre le dénonçait? Il ne lui resterait pour sa sûreté qu'à le tuer?

Et comment le ferait-il? Où l'attirer? le vieux était défiant. Ne trouvant pas le notaire, comme il avait été convenu, il ne verserait pas l'argent, peut-être viendrait-il sans argent ou avec des titres de valeurs à son nom. Il faudrait encore sur ce point agir avec prudence, avec intelligence, lui faire un aimable accueil, l'amener à parler, lui montrer le palais, le grand salon d'en haut, les cuisines, les étables, les caves... il répétait dans sa pensée, le soulignant, pour ainsi dire, ce mot... les caves.

S'il pouvait amener le prêtre à descendre une douzaine de marches, de manière à dépasser la première grande porte de bois, une fois enfermé là-dessous, il n'est ni Dieu, ni Belzébuth qui pourraient lui venir en aide. Et une fois le battant refermé, adieu!... Il y avait là-bas des labyrinthes épouvantables, les restes d'un vieux château fort du moyen âge, sur l'emplacement duquel la nouvelle villa avait été construite, et personne n'osait y mettre le pied, tant on en avait peur.

C'était proprement le domaine du néant, n'appartenant à personne, et où les faits qui s'y accomplissent n'existent plus. Mais il fallait décider le vieillard à y descendre... et avant tout s'assurer s'il avait de l'argent sur lui, ou bien il faudrait lui arracher des ongles une procuration, une lettre de change, quelque chose...

"Le Baron" soupirait fortement et se roulait dans son lit.

Alors commençaient les rêves. Lieux ténébreux, antres, cavernes, étables, écuries, grottes, basses-fosses, celliers, bûchers, puits, couloirs, greniers, souterrains obscurs, escaliers noirs et inumides, et une multitude de toiles d'araignées, grandes, fortes, qui l'engluaient, l'enveloppaient, paralysaient sa marche et les mouvements de ses bras, et une lutte grotesque entre lui et une grosse araignée noire, qui n'était au fond que sa victime.

"Oh!..." cria-t-il une fois en se redressant assis sur son lit.

L'aube blanchissait. Dans le jardin et dans la forêt les oiseaux gazouillaient.

Un doux souvenir de sa jeunesse, comme si, passant près de lui, de l'aile, il éventait son visage, vint rajeunir et rafraîchir pour un instant sa pensée. Oh! les belles matinées, quand il descendait du lit et courait respirer l'air pur, et se rafraîchir dans la rosée qui perlait sur les roses fleuries! et quand il partait avec la chouette en chasse, et quand il s'agenouillait à la sonnerie vivante de l'Ave Maria! C'était encore don Antonio, le prêtre qui l'avait baptisé...

Mais alors il était facile le problème de la vie. Il n'y avait pas des carabiniers à l'affût derrière la porte, et il ne savait pas encore ce que c'était qu'un procureur du roi. Aujourd'hui tout était change. Si le prêtre ne lui apportait pas d'argent, dans deux jours un Santafusca serait dénoncé au parquet. Cela était certain, et pour un gentilhomme l'infamie est pire que la mort.

Pourquoi ne se tuait-il pas? Pourquoi ne sortait-il pas de ces embarras féroces?

Certes, il valait mieux se tuer que de se faire enchaîner par les agents de la police. A cette idée, le sang des vieux Santafusca rebouillonnait dans ses veines, il poussait un cri, un flot de sang lui montait à la tête, les murailles livides se teignaient en rouge, et rouges lui paraissaient tous les arbres du jardin.

## IV.—LE CRIME

"Salvator!" cria pour la troisième fois du haut de la terrasse le baron, se faisant un cornet avec ses mains à sa bouche.

Le vieux serviteur qui se trouvait dans l'avenue, appuyé sur son bâton, absorbé dans la contemplation de ses chèvres, entendit enfin la forte voix de son maître, se secoua, et chancelant sur ses jambes, asthmatique comme un vieux soufflet, accourut pour recevoir ses ordres.

—Je veux que tu portes cette lettre au curé de San Fedele.

—Là-haut? demanda Salvator, indiquant du doigt un endroit élevé, sur les côtes, à la distance de cinq ou six milles.

—Oui, mais je n'ai confiance qu'en toi. Reste donc pour dormir cette nuit, si la route est longue.

—Allant doucement, je pourrais être de retour ce soir.

Le baron réfléchit un moment. Il avait six ou sept heures devant lui avant que le vieux fût de retour.

"Tiens, dit-il, pour ton tabac..." et il lui mit dans la main, avec la lettre, une couple de lire, ce qui restait des deniers que Madeleine lui avait prêtés.

Salvator lui baisa le bout des doigts, et s'en alla de son pas branlant du côté des écuries, où passait le chemin du pays dans lequel il devait se rendre.

Le maître resta seul une heure à errer tristement en haut, en bas, par la galerie vide, pensant à sa misère désespérée.

Il n'avait plus un sou en poche, plus de crédit au jeu, plus rien à vendre, sauf le bien qu'il allait vendre tout à l'heure au prêtre, mais les quelques milliers de lire du prêtre devaient passer presque tous pour le paiement des dettes les plus périlleuses. Il resterait ensuite pauvre et dénudé pour toujours, contraint peut-être à voler ou à mendier pour vivre.

La brebis est bête, mais le berger ne l'est pas!

Et de temps à autre il regardait par la fenêtre dans la longue avenue de platanes, s'il voyait venir son prêtre.

Dans la lutte pour la vie, le plus fort est vainqueur. C'est là un principe élémentaire de l'existence. S'il eût eu des scrupules, s'il eût craint les fantômes des morts, rien à faire!... mais pour une conscience philosophique le monde est tout de la même pâte; et vivants et morts fermentent dans le même levain.

Un coup de sifflet résonna dans les bas-fonds de verdure, et après ce coup de sifflet le vent apporta le grondement du train qui venait de Naples. Le coup d'une heure sonna au clocher de la paroisse.

"Viendra-t-il?" demanda une voix anxieuse.

Personne ne répondit à cette voix.

Bien que n'étant pas superstitieux, il voulut croire pour un instant aux signes. Si le prêtre venait, ce serait signe qu'il faudrait agir.

Un autre coup de sifflet indiqua le départ du train.

De la station à la grille de la villa la promenade était de dix minutes, mais ce prêtre chemina d'un pas de limaçon!

"Il n'est pas venu!" dit le baron avec un soupir de joie. Et il pensait déjà partir.

"Que faisait-il dans un désert? Qu'était-il venu y faire?"

Il avait faim.

Depuis assez longtemps il sentait une certaine douleur à l'estomac et n'avait pas pensé que ce pouvait être la faim. A ce moment il s'en aperçut tout à coup, et un frisson d'horreur parcourut tout son corps.

Il souffrait de la faim. Était-ce vraiment la faim?

Quand un des siens jamais avait-il connu cette maladie? Son estomac éprouvait des crampes douloureuses.

"Quand viendra-t-il?"

Le baron fixa ses yeux sur le fond de l'avenue, où il avait cru voir flotter il ne savait quoi de noir.

"Quand?" répétait-il d'une voix obstinée; mais son œil était fixe. Son prêtre venait, pas à pas, en haut par la montée, enveloppé

dans son manteau et serrant sous son bras le gros livre, avec son beau chapeau neuf... ouvrant ses ailes au vent.

\* \* \*

Salvator, en passant devant la cure, vit don Antonio, le prêtre de la paroisse, en manches de chemise, occupé à laver la figure à quatre saints en argent, qui devaient briller sur l'autel le jour du dimanche "in albis" où se célébrait une des principales fêtes du pays.

Toute la vie du bon vieillard était dans sa cure. Depuis quarante ans, sa pensée n'allait pas au-delà du cimetière, qui marquait les confins de la paroisse, et près de trois générations lui étaient passées par les mains.

Don Antonio ayant placé les quatre saints sur le banc de pierre exposé aux vifs rayons du soleil, remuait dans une tasse une certaine bouillie de pierre ponce et de craie, qu'il passait ensuite sur la figure des saints, comme s'il leur faisait mousser le savon pour la barbe.

Voyant venir Salvator, il se mit à rire et à se moquer de lui-même.

—O Salvator, ne dites pas que je fais la barbe aux saints. Mais la fumée et la poussière salissent ces pauvres statues, qui noircissent comme l'étain. Et c'est un plaqué d'argent garanti. Elles ont coûté à la commune "in illo tempore" quarante piastres chacune... Où allez-vous par ce soleil, Salvator?

Celui-ci comprit seulement la question et répondit :

—Je vais là-haut, à San Fedele. Il est venu "le Baron".

—Il est venu? C'est donc vrai ce qu'on m'a dit, que Son Excellence va vendre la villa à l'archevêque? Quand monseigneur le vicairé passa, il s'arrêta une heure dans ma maison, et me dit que Santafusca serait bien placé pour un séminaire et aussi pour une maison de campagne. Que vous en semble, Salvator?

—Une fois un prêtre vint me trouver pour voir la propriété, mais on n'en parle guère.

—Cette visite n'indique-t-elle pas que les négociations sont commencées?

—Je ne sais, dit le vieux, qui ne se sentait pas en train pour parler. Et il continua tout doucement son chemin par la ruelle.

—Allez doucement, car les cailloux sont durs, et le soleil est plus dur que les cailloux.

Don Antonio, qui aimait la plaisanterie et qui se parlait, faute de mieux, à lui-même, continua, en adressant la parole à ses saints :

"Ce serait un grand bonheur pour Santafusca si cela arrivait. Diable! avoir l'honneur de loger Son Excellence! Vous aussi, pauvres saints, vous seriez plus contents, et je vous ferais faire une belle auréole d'or, comme j'en vis une fois à l'évêché de Naples.

—Il est temps de sécher la figure à ces saints, mon révérend, dit Martin le sonneur, une espèce de savant, jadis frère convers capucin, qui aimait à discuter avec don Antonio sur des cas de conscience et de liturgie.

—Attendez que le soleil ait d'abord séché l'enduit, puis vous y mettez de l'huile de coude; et ils redeviendront blancs comme les étoiles.

—Je voudrais vous exposer un cas de conscience, don Antonio. Si une citrouille, forçant la haie, passe du jardin du voisin dans le mien, puis-je la cueillir sans faire un péché? L'huissier dit que je le peux, et la loi aussi me donne raison.

—La loi vous donne raison, parce que la citrouille couvre votre terre et vous empêche d'y planter un pied de haricots; mais si je considère la citrouille pesant sur votre conscience, c'est une autre paire de manches.

Don Antonio eut un joyeux éclat de rire après sa métaphore, et ses cheveux blancs comme la neige scintillèrent sous les rayons du soleil comme la figure des saints d'argent sous les frictions de Martin.

—Que voulez-vous dire, don Antonio, avec cette hypotypose de la citrouille sur ma conscience?

—Je veux dire qu'un bon chrétien ne doit pas tant regarder son droit que son devoir. La citrouille, vous ne l'avez pas plantée, et si elle est entrée dans votre jardin, la faute en est à vous qui n'avez pas bien fermé la haie. Mais elle n'a pas tiré sa vie de votre terre. Vous devriez aller trouver votre voisin et lui dire: J'ai sur mon terrain votre citrouille; reprenez-la, ou je la prends.

"A celui qui agit selon la justice, les citrouilles semblent plus savoureuses."

—Vous avez toujours de bons proverbes; vous êtes l'antique Salomon.

—Sans la reine de Saba, ajouta le jovial vieillard, en riant encore de tout son cœur. Puis il dit: Il est arrivé, le baron.

—Et que vient-il faire ici, ce sauvage?

—Vous voulez faire la barbe à Son Excellence et vous ne vous souvenez pas que Dieu vous a fait sonneur de cloches. J'espère que Santafusca verra des jours meilleurs. Ne voyez-vous pas quel bonheur pour nous tous, et pour notre église, et pour vos cloches s'il nous arrivait ce que nous a fait espérer monseigneur le vicairé?

—Dieu et saint Michel le veuillent! J'ai fait un songe dans lequel je vous ai vu une chape d'or et une mitre sur la tête.

—Les songes viennent de Dieu. Il parla à Jacob, et à Pharaon, et à Joseph, époux de Marie, par le moyen des songes. Il est vrai que vous n'êtes que Martin le sonneur.

—Si Son Eminence venait ici, il lui faudrait officier dans une autre église.

—Certainement.

—Et vous croyez que "le Baron" veut vendre sa villa?

—Fais-moi devin et je te ferai riche.

—Il devrait nous faire cadeau d'un devant d'autel d'or.

—Espérons d'abord l'édification des âmes, et puis, si l'on a le temps, on pensera au pallium et au baldaquin qui ont été rongés par les rats.

—C'est ce qui arrive toujours quand la récolte des noix est mauvaise. Les rats, n'ayant point des noix, deviennent méchants et rongent les objets sacrés; vous devriez les maudire une fois.

—Pourquoi, pauvres bêtes? et ne gâtons-nous pas, nous aussi, les choses sacrées quand nous y sommes poussés par une forte convoitise? Pire que les rats, nous ne nous contentons pas toujours des noix.

Tandis que le curé et le sonneur discouraient ainsi devant la cure dans cette grosse chaleur de midi, "le Baron" tuait le prêtre Cyrille. Le coup avait été fait de cette manière.

\* \* \*

Le baron était allé à la rencontre du prêtre avec un air joyeux, et il lui avait demandé des nouvelles de sa santé, et s'il avait fait un bon voyage.

Puis il ajouta :

—Venez, don Cyrille; je viens d'envoyer chercher don Nunziante, qui est allé à la commune pour un contrat d'acquisition. Venez, je vous recevrai comme je pourrai, en chasseur.

Et parlant ainsi ils entrèrent dans la maison, et allèrent s'asseoir dans la petite antichambre, devant une table boiteuse sur deux vieilles chaises qui chancelaient aussi sur leurs pieds.

—Vous trouverez la maison dépouillée, mais elle est facile à vendre ainsi au prix de sa valeur intrinsèque. Vous faites une très bonne affaire, don Cyrille, et si n'était le besoin qui me prend à la gorge, j'aurais pu gagner quatre fois autant dans un an ou dans six mois. Vous avez apporté l'argent?

—Comme j'ai promis, trente mille lire, répondit le prêtre à mi-voix, en regardant autour de lui avec inquiétude.

—Je ne vous ai pas parlé des bâtiments de ferme qui sont en dehors du mur d'enceinte. Je pourrais céder ces bâtiments à la commune pour les écoles, et j'ai envoyé don Nunziante pour poser la question au conseil, qui doit justement se réunir aujourd'hui à deux heures. Mais je serais disposé à vous donner la préférence, si vous vous montrez généreux.

—Et ne me montré-je pas généreux? J'achète pour trente mille lire une maison que je ne connais pas.

—Excusez, je ne veux pas votre ruine. Vous ne me donnerez rien, avant que vous soyez persuadé par vos propres yeux que la maison, considérée seulement comme un tas de briques, vaut plus que ce prix. Je vous engagerais même, en attendant don Nunziante, à faire un tour par les locaux. Puis, je vous mènerai voir ces bâtiments de ferme... Le baron prononça ces dernières phrases sans regarder le prêtre en face, mais les yeux fixes, comme cloués à la fenêtre.

—C'est bien pour voir que je suis venu, dit tranquillement le prêtre, qui serrait son livre sur son cœur.

—Et vous avez l'intention de ne plus retourner à Naples?

—Plus jamais "per omnia sæcula!" dit le prêtre avec une conviction qui porta un coup dans l'âme de Son Excellence; je resterai votre hôte tant que la maison m'appartiendra. Mais on ne me verra plus à Naples.

—Et si l'on venait vous y chercher?

—Personne ne sait que je suis parti, ni où je suis allé.

—Vous avez pourtant trop de raisons pour retourner souvent à Naples. Le corps est ici, mais l'âme du prêtre Cyrille est à Naples. Le baron s'efforça de rire, cette fois, bien qu'il sentit ses mâchoires dures et nouées.

—Vous me faites tort, baron, en me croyant si riche: j'ai apporté avec moi le peu d'économies d'une vie pauvre et modeste, et j'espère trouver dans le calme des champs cette paix et ce repos qui sont la récompense d'une vie simple et sans ambition.

—Vous la trouverez, la paix, dit "le Baron", comme s'il faisait un compliment; mais ces paroles résonnèrent en lui comme dans un souterrain vide.

—Eh! voyons-la donc, cette maison, puisque nous y sommes. J'ai remarqué déjà que tout est à réparer, dit le prêtre en se levant.

(A suivre)